

Arän parlait et sa voix basse s'épaississait dans ce sous-sol d'entrepôt où nous étions installés pour dormir, non pas parce qu'il détenait une vérité cachée, une sagesse à transmettre avec un air profond, non simplement parce qu'il nous fallait demeurer insoupçonnable pour l'extérieur, rester dans l'ombre et le silence.

L'antre s'éclairait de lampes au néon, de tubes fluorescents. La lumière blanchâtre, bleutée, renforçait les marques creuses des visages. Si on allumait une bougie c'était seulement pour griller une cigarette. L'atmosphère était chargée de l'odeur du savon blanc, ce gros savon blanc qu'on utilisait pour se laver, pour le shampoing, pour la vaisselle et la lessive. Un gros savon posé sur le bord de l'évier. Et tout était impeccablement rangé et astiqué. Arän Fokliint aussi, droit au milieu de la pièce, derrière une petite table, lui aussi bien rangé, la barbe peignée, avec cet air de patriarche, un patriarche assis, expliquait, donnait ses consignes.

Face à lui dans l'espérance de la fuite, dans l'attente de l'opportunité de s'échapper une bonne fois pour toute, de quitter ce pays maudit, cet entrepôt blafard, des femmes, des hommes formaient un groupe debout, indistinct de bagages, de manteaux. Quand ils arrivaient d'on ne sait où, butant sur la limite de ce port, parfois seuls, parfois en groupe, parfois avec des enfants, ils arrivaient toujours chez Arän, soit qu'on leur ait mentionné son adresse à leur départ, soit qu'on la leur ait indiquée à leur arrivée. Car

Arän, depuis maintenant longtemps, connaissait parfaitement les voies détournées, les passages dérobés pour accéder aux cales des navires à l'odeur de mazout où ces troupes d'ombre s'engouffraient. Le port n'était qu'un passage, une plateforme de transit, une porte industrielle où les larges masses des paquebots, des porte-containers, étaient des gouffres, larges bouches à l'haleine de renfermé.

Arän ne voyait ces passagers que quelques heures, leur louant des matelas étalés sur le ciment de l'entrepôt, leur vendant des conserves ouvertes avec la pointe d'un couteau, leur monnayant quelques cigarettes. Il comptait les pièces sur la petite table et indiquait un emplacement dans un coin ou bien sortait une boîte de haricot, un paquet de blondes à fumer.

Ils n'étaient pas très nombreux ce soir là, peut-être une vingtaine, rassemblés par famille ou compagnonnage de voyage, certains fumant, d'autres dormant, tous étendus pareils à de grands animaux le long des murs du sous-sol, comme des lourds bœufs blancs allongés contre les cloisons d'une étable. Silhouettes incertaines, leur odeur pénible de cuir mouillé, de poussière, de crasse et de peur accumulée était annihilée par l'hygiène maniaque du lieu. Personne ici ne semblait savoir très bien où aller. L'errance était le point commun de tous, aller d'un endroit à un autre sans peut-être d'autre but que d'échapper au point de départ, peuple de l'entre deux, peuple des no man's land, des limites de frontière, peuple perdu sans espace où poser ses valises. Ils disparaîtraient au petit matin ou dans la nuit avec dans la poche le morceau de papier sur lequel Arän avait dessiné un petit plan, et marqué un numéro de quai ou le nom d'un navire dans lequel on les embarquerait rapidement.

Parfois, certains s'installaient dans ce sous-sol quelques temps, peut-être trop fatigués pour continuer, peut-être trop usés de ces routes parcourues, peut-être aussi parce que le gîte, dans ce contre-bas de l'existence, offrait suffisamment de sécurité pour s'y arrêter, pour s'y sentir enfin quelque

part, ne serait-ce qu'un instant. Mais ils ne pouvaient rester longtemps : Arän n'acceptait le repos que quand les bras des adultes n'en pouvaient plus de porter le poids d'enfants endormis. Il ne faisait pas preuve de compassion, non, il savait juste qu'il fallait courir vite à la sortie de l'entrepôt. Il ne voulait pas prendre le risque que, trop épuisé, l'un d'entre eux se fasse attraper par Karloch. Il les remettait alors d'aplomb pour mieux les lâcher dans la nature par la suite.

Les histoires les plus curieuses couraient sur le vieil homme. Celle qui revenait le plus souvent était qu'il aurait été peintre autrefois, jeune peintre réfractaire à la tête d'une brigade d'artistes qui simultanément à sa production officielle au service d'un régime politique autoritaire, avait poursuivi dans la profondeur des caves de sa maison la création d'oeuvres illégales, oeuvres libertaires et hétérodoxes, Arän Fokliint, jeune peintre obligé de s'échapper en catastrophe juste avant que le capitaine Jisius, suivi de sa troupe, n'enfonce la porte de chez lui pour l'arrêter et réquisitionner tous ses tableaux clandestins, Arän Fokliint, jeune peintre se jetant dans un camions, puis un cargo, planqué dans un container en partance pour l'autre côté de l'océan, puis qui était revenu, bien plus tard, quarante ans plus tard après la chute des militaires, Arän Fokliint vieux peintre auréolé alors de la gloire de l'opposant à l'oppression, accueilli par le pays tout entier, revenu pour les retrouver, ses tableaux, mais qui n'avait rien trouvé, rien, car un certain Prikotko l'avait mené en bateau, le lieutenant Prikotko dans sa vareuse un peu trop grande balançant autour de lui qu'on aurait presque dit un danseur quand il marchait, le lieutenant Prikotko qui était présent le jour de l'arrestation manquée, et qui était resté dans l'ombre du capitaine Jisius, le lieutenant Prikotko qui au retour de Fokliint, peintre vieux, avait proposé de lui servir de guide, et qui, transformé en chauffeur, avait baladé Arän Fokliint dans tous les sens du terme, car lui, le lieutenant savait parfaitement ce qu'il était advenu des tableaux dissidents,

non pas gardés au fond d'une cave ou détruits par les militaires, mais bien rangés dans un petit appartement loué par lui, où il était le seul à se rendre pour admirer en silence et pendant des heures les oeuvres du peintre, Prikotko qu'on aurait retrouvé dans le port, noyé dans son propre alcool, bien des années après l'expédition avec Fokliint, Fokliint, vieillard oublié finalement par son pays, effacé juste par le temps, et qui s'était doucement enfoncé dans sa propre mémoire au fond de ce trou où sa route s'était arrêtée. Mais Arän Fokliint ne disait rien de tout cela ; cette histoire courait autour de lui relayée à demi-mot par ceux qui venaient et repartaient. On arrivait dans le port pour trouver Arän le peintre, cela était plus rassurant qu'Arän le clodo, Arän le barbu, ou Arän le vendeur de sommeil. Et, personne, jamais, ne l'avait vu peindre quoique ce soit ou dessiner ; il se contentait de délivrer ses conseils, de griffonner méticuleusement les petits plans du port sur des bouts de papier déchirés précisément.

Quand je me suis réveillé le lendemain, le sous-sol était vide. Les matelas roulés dans un coin, les conserves jetés dans un poubelle de chantier, le sol avait été lavé et était encore humide de la serpillière que Fokliint tenait à la main.

- Il vous faut y aller, Karloch compte bien vous voir devant sa porte à huit heures pile.

- Ils sont déjà tous partis ?

- Apparemment oui. Pourquoi ? Vous vouliez les embrasser avant leur départ, caresser la têtes des enfants, échanger vos adresses ? Non ? Bon. Si vous voulez récupérer votre voiture et votre chien, il va falloir cracher les billets, le caporal est intraitable. On ne passe pas comme ça. Vous avez du liquide ?

- Je l'imaginai incorruptible

- Il l'est. L'argent n'est pas pour lui mais pour l'administration. Il a des comptes à rendre à sa hiérarchie, il est très sourcilleux là dessus.

- Et les autres, ils passent comme ça, Karloch ne les attrape pas ?

- Les autres ? Quels autres ? Oubliez ça. Vous, vous arrivez avec

vosre break, vosre clebs, vous vous plantez là sur le quai au vu et au su de tout le monde. Ce n'est pas tous les jours qu'il alpague un gus comme vous aussi facilement. Il vous a repéré avant moi, c'est vous dire. Je n'ai rien eu le temps de faire. Pourtant je suis plus malin que lui, si malin qu'il ne soupçonne même pas mon existence.

A huit heures j'étais devant la douane.

Je savais MONSIEUR prêt à surgir, mais je sentais là qu'il allait falloir être subtil ou tout au moins donner le sentiment d'être scrupuleusement respectueux des lois et des bonnes manières. J'ai donc pris une large respiration avant de pénétrer dans les locaux du caporal Karloch. Celui-ci se tenait derrière son bureau, les deux mains et les avant-bras, bien à plat de part et d'autre d'un sous main en cuir.

A mon franchissant du seuil, il s'est fait craquer les vertèbres du cou en basculant la tête d'un côté, de l'autre, puis a levé les mains pour en faire claquer les articulations des phalanges, et finalement a levé le regard vers moi. Je n'avais pas remarqué à quel point ses yeux semblaient s'enfoncer dans les orbites, comme la peau des joues étaient tendue sur les os de son visage, comme ses épaules paraissaient n'être qu'un cintre de fer tenant la veste d'uniforme.

- Ah, Monsieur Flastair, entrez, entrez. Arän Fokliint vous a bien accueilli ? Pas trop chère la location du matelas ? Ses tarifs sont un peu exagérés tout de même. Ah, oui, c'est vrai, j'oublie, Fokliint imagine que j'ignore son existence. Parlons d'autre chose, alors. Laissons-le à sa fiction.

Il a posé le trousseau de clef du break devant lui.

- Vous êtes en infraction, vous avez passé la frontière, sans vous acquitter des taxes douanières, et votre chien, si c'est bien le vôtre, n'a aucun papier certifiant qu'il est vacciné.

- Et bien je suis prêt à m'acquitter des sommes demandées et à me porter garant du chien.

- Oui, oui, certainement. Je ne doute pas de votre bonne volonté, cependant, nous avons un petit soucis.

- Ah oui. Si je peux faire quelque chose.

- Et bien certainement. Il nous faut avoir accès au contenu

du coffre de votre véhicule. Or celui-ci semble bloqué. Nous allons donc devoir opérer avec des pinces coupantes, vous savez ces grandes pinces de désincarcération qu'on utilise lors des accidents pour dégager les victimes. Le problème c'est que cela va nécessairement endommager votre voiture. Il vous faudrait donc signer une décharge pour nécessité de service.

- Vous me voyez embarrassé, monsieur.

- Caporal.

- Oui Caporal. Embarrassé.

- Certainement, certainement. À moins que vous n'ayez une autre solution, oui pourquoi pas, si vous avez une autre solution, nous ne sommes pas obtus.

- Une autre solution, oui une autre solution. Une pince monseigneur pourrait suffire. C'est juste un problème de loquet au niveau de système de blocage. Je suis représentant de commerce et j'ai demandé à mon garagiste de fabriquer une serrure inviolable pour protéger les marchandises.

- Vous aviez évoqué aussi un certain Gorka Graanfor.

- Absolument, mais là il s'agit de Kornakov, le garagiste Kornakov.

- Oui, enfin peu importe Monsieur Flastair. Votre coffre doit être ouvert puisque vous admettez qu'il renferme des marchandises. Mes hommes doivent en établir le contenu, évaluer sa valeur et calculer la taxe dont vous devez vous acquitter aux services de l'état.

- Et pour le chien ?

- Il va être piqué.

- Pardon ?

- Il va être piqué.

- Non.

- Si.

- Quand ?

- Demain. Le vétérinaire a pris sa journée.

- Mais, il n'y a pas d'autres solutions ? C'est un bon chien.

- Non. Nous ne pouvons prendre le risque de répandre dans ce pays les germes d'une maladie venue de l'étranger. La loi est la loi, Monsieur Flastair.

- *Et la quarantaine ?*
 - *Plus de quarantaine, j'ai eu des ordres. La quarantaine est prescrite pour les chiens vaccinés et qui possèdent un propriétaire.*
 - *Mais c'est absurde, s'ils sont vaccinés pourquoi la quarantaine ? La quarantaine est utile pour les animaux qui justement ne sont pas vaccinés, pour voir s'ils développent une maladie.*
 - *C'est à nous de décider ce que nous faisons d'absurde ou non ! La quarantaine sert à vérifier la validité des documents. C'est un délais administratif. Il faut du temps. Mais dans votre cas, nous n'en avons pas.. de temps. Vous avez franchi la frontière sans crier gare, sans vous annoncer, vous déboulez chez les gens comme ça, et vous croyez que nous n'allons pas réagir. Il nous faut donc agir vite. Vous ne vous rendez pas compte, vous surgissez de n'importe où...*
 - *De la route, juste de la route.*
 - *De la route, mais d'où vient-elle cette route ? Est-elle sûre cette route ? Personne n'est en mesure d'offrir des garanties sur l'innocuité de cette route.*
 - *Elle vient d'Abstrack, vous le savez.*
 - *Je le sais parfaitement. Les cartes sont claires à ce sujet, mais Monsieur Flastair, Abstrack n'a pas très bonne réputation.*
 - *C'est la route de Thoriesch aussi..*
- Mais en disant cela j'ai senti que ce n'était pas non plus un argument.